

Jovette MARCHESSAULT : *Triptyque lesbien*

tryptique lesbien

- **chronique lesbienne du moyen-âge québécois**
- **les vaches de nuit**
- **les faiseuses d'anges**

Parmi bien d'autres maux, la normalité a édicté une grammaire qui nous enjoint d'écrire certains noms avec des majuscules. Jovette Marchessault prend la liberté de bannir ces majuscules castrantes, matraques, et affirme son identité de femme lesbienne. Son cri jaillit en images fulgurantes, dévastateur, iconoclaste. Disparaît la souffrance, s'éloigne la haine... et se profilent ses femmes telluriques, porteuses d'espérance.

L'éditrice

chronique lesbienne du moyen-âge québécois

En ce temps-là du moyen-âge québécois, les lesbiennes faisaient concurrence aux extra-terrestres. Elles faisaient même concurrence aux monstres du moyen-âge européen.

Le savoir qu'on avait de nous était en effet monstrueux : un savoir informe, en pièces détachées. Un savoir où se mêlaient la raison du plus fort, le délire obsessionnel, le bric-à-brac d'une idéologie catholique. Itou une espèce de curiosité malpropre et blasée.

Comme ils étaient bien peu soucieux de notre physionomie véritable, ils nous avaient rapidement coulées dans le moule conventionnel du mauvais, de la répulsion, du pourri, de l'hystérie, de la déviation morbide. Exclues, les lesbiennes ! Exclues de l'intérieur, comme de l'extérieur. Depuis longtemps ! Depuis toujours ! Depuis que de mémoire d'homme, le premier verbe fut inscrit au tableau noir de l'amnésie patriarcale et biblique.

En ce temps-là, ils nous combattaient par la politique du silence, du mépris, sans jamais prononcer nos noms.

Si le ministère de l'immigration accepta un jour que la communauté chrétienne s'associe les lesbiennes, ce fut à la condition que nous gardions l'anonymat, le mutisme le plus complet sur nos goûts vicieux et qu'une fois pour toutes, nous nous rendions invisibles, les lesbiennes. À cette fin, par souci d'efficacité et aussi avec un sens aigu de l'opportunisme, le ministre de l'immigration, après consultation avec le président de la multinationale catholique et ses vertueux membres, décida de proclamer trois bulles !

Ces bulles très spirituelles devaient nous éclairer, nous aider, nous les lesbiennes, à enfin nous hisser au niveau des dignes représentants de la grande culture judéo-chrétienne. Ces bulles devaient servir à nous dresser, à nous pacifier définitivement. En terre du nord, la meute plutôt inquiétante des lesbiennes extra-terrestres devait être dispersée au plus vite, dirigée vers l'enclos

de la médiocrité de ce temps-là.

Première bulle : l'école normale ! Bulle-dog, toute lesbienne de six ans et plus doit s'y faire inscrire pour entendre, voir et comprendre, au plus tôt, ce qui est normal, ce qui est universel. Dialectique diplômée, garantie à vie ! À l'école normalisante, la sujette lesbienne apprendra rapidement à se travestir en vraie femme, endossant les costumes que des maîtres tailleurs auront préparés pour elle. Elle apprendra à séquestrer ses désirs, à juguler ses élans, à étouffer son génie. Elle apprendra à s'identifier aux héroïnes du vieux répertoire international, à se masquer la face, le rictus, l'air dégoûté ou révolté qui lui vient si spontanément. Le tout dans l'abnégation de son vicieux lesbianisme.

Deuxième bulle: l'institut familial ! C'est la bulle-dozer bien dosée. Dis bonjour, fais joujou, donne toi toute à ta tâche, dédie-toi à père, à papa-gâteau, à grand-mon-oncle, à grand-voisin, à grand-curé. Tu connais déjà toutes les recettes par coeur, à grand-frère, à grand-manitou-époux.

À l'institut familial, le mot d'ordre est : Lesbiennes du Québec, souriez à vos casseroles, à votre toaster, à votre bouilloire, à votre batterie de cuisine sans munitions, à votre fer à repasser les torchons, à votre livre de recettes pour ascète toujours en vacances. Souriez à votre balai, à votre vadrouille, à vos poubelles, la vie est belle !

Lesbiennes de peu de foi ! Femmes dénaturées ! Monstres d'égoïsme! Comment osez-vous faire courir cette rumeur sans fondement? Comment pouvez-vous murmurer que les draps de NOS lits ressemblent à des linceuls ? Que ça sent le cadavre, la charogne, l'égoût à ciel ouvert ? Vous avez donc les deux pieds dans votre fosse septique ! Au travail. Retroussez les manches de votre beau déguisement et mettez-vous à l'ouvrage. À l'oeuvre ! Gardez-vous bien de déprécier encore la sainte bulle de l'institut familial. Votre avenir est là! Les cours qu'on y donne contribuent à l'évanouissement de votre égo. Évanouissement intégral! Effacement hypnotique! Mais souriez! Souriez donc aux boutonnières françaises, aux aiguilles à tricoter des muselières, aux salades russes, aux pâtés chinois. Femmes malades, marinades et marmelades, bientôt vous admirerez le corps de votre premier fils dans sa belle petite robe au point paysan. Vinaigrette, mayonnaise, sauce blanche et sauce barbare.

Troisième bulle: la bulle du canal! La burl-esque, la bulle optimale pour lesbiennes modestes. La bulle parfaite, paradisiaque, qui vous met en orbite de mort, qui étouffe, contient tous vos sursauts d'agonie. Dans le contexte du moyen-âge québécois, la bulle du canal, la burl-esque, va engloutir dans un trou de bouette bien de chez-nous, tous les petits services, les minimes services parallèles et personnels que des lesbiennes depuis longtemps pacifiées et décervelées, domptées et bien encadrées, rendent quelquefois à la belle communauté.

Dans l'eau sale, flotte, surnage et quelquefois se noie, quand elle est trop vieille, trop fatiguée, déprimée, la diaspora des lesbiennes cheap : waitress de l'air ou de la terre, ouvrières, cuisinières, femmes de ménage, femmes de trottoir, lesbiennes au chômage, au boutte de la viarge !

Afin d'assurer un maximum de diffusion à la bulle-dog, à la bulle-dozer et à la burl-esque, le président de la multinationale catholique et le ministre de l'immigration élaborèrent une stratégie.

Quelque chose de simple mais d'efficace ! Ils lancèrent conjointement une campagne de recrutement. Dans un premier temps, le ministre de l'immigration s'occupera activement des lesbiennes extra-terrestres fraîchement débarquées en ville. Il en arrivait des tas tous les jours, des femmes des ailleurs qui ne parlaient pas encore la langue du pays, et d'autres qui, elles, parlaient trop de langues. Pendant ce temps, la multinationale catholique recrutera à tour de bras, de force, les lesbiennes campagnardes. Mission salvatrice, spatiale, partielle ! Souvenez-vous ! Souvenez-vous !

Moi, je me souviens, du haut de la chaire, tonitruant, chaque dimanche, tous les dimanches de l'année, le premier maquereau du village, le seul gardien du harem, incitait avec des trémolos grégoriens dans la voix, chacune de nous à se soumettre. Soumettez-vous, beuglait-il ! Soumettez-vous, terrorisait-il ! Soumettez-vous, promettait-il, sinon gare aux bulles. Bulle-dog, je mords ! Bulle-dozer, J'écrase! Burl-esque, je te tourne en ridicule ! Celles qui se rallieront à la jupe du premier maquereau seront rédemptorisées. La trinité des saintes bulles le jure sur la tête de dieu le père.

Souvenez-vous ! Souvenez-vous en ! Ils nous recrutaient à journée longue, pendant des siècles et des siècles. Sur le parvis de l'église, dans la nef des sorcières, dans le chœur, dans les registres du presbytère, sur les bas-fonds baptismaux, dans la poche sale du confessionnal, à l'heure agenouillée du chapelet en famille, dans la nuit de la grande noirceur, dans la peur de la misère noire, dans l'isolement, la solitude, dans les stigmates de la chute, dans la nostalgie du paradis perdu, dans la mort de nos espérances.

Ils recrutaient. Ils racolaient à plein croc.

En ce temps-là, j'étais une toute petite fille. Qui entendait tout. Qui regardait toute !

L'héritage génétique de mes mères faisait que j'avais encore dans la souvenance, le ventre, le coeur, une maudite épaisseur de résistance. Pour lutter contre ces fanatiques de la trinité bullière, en fait je n'avais que ma résistance. Ils le remarquèrent très vite. Ils savaient que je ne pouvais plus compter sur ma famille qui déjà militait dans leurs rangs serrés. Encore moins sur mon environnement normalisant. Alors, pour me désamorcer, pour me ridiculiser, moi la jeune lesbienne extra-terrestre monstrueuse, ils se mirent à me parler jour et nuit de la vraie résistance: celle des autres.

Un panorama, une leçon d'histoire pour l'inculte. La résistance des saints apôtres, qu'est-ce que j'en faisais, hein? La résistance des chrétiens dans la fosse aux lions, dans la piscine d'huile bouillante, sur le lit de clous, qu'est-ce que je faisais de ça, hein? La résistance des Français de France, des Anglais d'Angleterre, des Japonais, des Chinois ou Chinetoques, des Juifs, des Peaux-rouges ou Sauvages, hein ? Ils étaient prêts à m'en proposer durant mille ans. Des modèles exclusifs, convaincants. Non, vraiment ma résistance ne faisait pas le poids, je devais m'en rendre compte. Étais-je une idiote, une tarée? Je n'obtiendrais jamais rien avec ma résistance bornée. Autant me prévenir: ni épitaphes, ni décorations, ni monuments, ni reconnaissance de la patrie, ni

pension à vie. La résistance, la vraie, c'est celle des autres !

J'ai compris, tout compris.

Plus je les écoutais et plus j'étais persuadée... du contraire. Une série de mensonges arrogants qu'ils tentaient de me greffer sur le corps, greffe à froid, sans anesthésie préalable ou presque, tellement ils étaient sûrs d'eux. Mensonge parfait comme ils disent : « crime parfait ». Que je sache clairement que ma résistance me méritera tout au plus quelques lignes microscopiques dans la colonne nécrologique de leurs journaux, que de toute façon, je serai enterrée sous un nom d'emprunt, celui de mon papa ou de mon époux chéri. La tombe de la lesbienne inconnue!

Ils tombaient mal, bien mal, avec ce bourrage de crâne. Ils arrivaient même trop tard : j'avais déjà connu l'illumination complète en Ontario, sur une belle ferme de la terre promise, dans le fond d'une remise. Ça remontait à plusieurs mois mais je l'avais dans la mémoire pour toujours.

Au mois de juin, la famille de Montréal me mettait dans un train et je partais rejoindre la famille de l'Ontario. Que voulez-vous, à force de respirer le bon air de la ville, pis de les entendre fulminer, cracher, j'avais, disaient les connaisseurs, comme un voile sur les poumons.

Un matin, un beau matin de lumière sauvage, de cris de corneilles et puis de voiliers d'outardes dans le ciel, j'étais assise à côté de mon oncle, sur la banquette avant de sa Ford. Nous allions au village des Embruns chercher de la moulée pour les vaches, les cochons et de l'huile pour les lampes. Ma cousine nous avait aussi demandé de lui ramener une verge de ruban rose. Je regardais mon oncle: d'abord un tour de clé, puis le pied sur l'accélérateur, l'autre sur la pédale d'embrayage. Ensuite, ensuite un petit geste machinal: la main qui s'avance distraitemment vers une petite manette qu'il tire vers lui. Étrange, mais ce geste m'avait toujours échappé. « Qu'est-ce que c'est? » ai-je demandé en montrant la petite manette mystérieuse. Le démarreur, l'accélérateur, le frein, compression, dépression, je connaissais tout ça par coeur. Même les bougies !

- Ça, c'est le choke.

Je l'ai regardé étonnée et je l'ai fait répéter. - Ça sert à quoi, le choke?

- À régler l'arrivée d'essence. Ça s'appelle aussi un étrangleur.

Ça venait de faire boum dans ma tête, dans mon ventre. Lui, il continuait ses explications dans les deux langues et moi je répétais tout bas : choke, étrangleur, choke, étrangleur. Il aurait pu continuer ses explications techniques jusqu'à l'usure de sa salive, je ne pouvais plus l'entendre, je ne l'écoutais plus. J'étais en train d'être visitée par l'intuition étymologique. L'illumination linguistique! Phonétique ! Je commençais à voir clair, à rassembler tous les morceaux du casse-tête. Je me suis tassée dans mon coin pendant qu'il faisait démarrer sa voiture, embrayait et prenait la route du village.

Je crois que je comprenais enfin l'étrange comportement de ma cousine. Son dédoublement. Sa catalepsie sur la véranda, tous les soirs ou presque, à partir de sept heures. Ma cousine de jour.

Ma cousine de nuit.

Ma cousine de jour était pleine de vie, de galopades dans les jarrets, de projets à propos du chien, de la chatte d'Espagne, des oeufs des poules, des nids d'hirondelles accrochés au plafond de la grange. Toute la journée à fureter partout.

Tiens, justement, elle m'invite à faire un bout de galop jusqu'au puits. On revient en marchant sur les mains, la tête. Culbutes sur une botte de foin, pause d'une durée indéfinie pour le fou rire, la crampe d'hilarité dans les orteils. L'essoufflement s'accoude sur un bras, le corps se nettoie de sa surdité, les nerfs se mettent sur la table d'harmonie d'une chanson, d'un air de bonheur. Pendant qu'on y est, un petit crochet pour taquiner le gros boeuf qui dort debout. Réveillé, il nous enlène en crachant de l'herbe, tout heureux de cette visite inespérée, prend un départ foudroyant. Nous sommes déjà loin devant à courir ventre à terre en poussant des cris d'encouragement, des cris d'enthousiasme. Bien le temps de nous faufiler sous la clôture avant qu'il nous encorne.

Quand le coq chante sur son tonneau, ou encore, selon la douceur de l'air, la lune de l'aube, le soleil de midi, les nuages qui font des signes, nous allons cueillir des fraises, des cerises de l'air, des cerises de terre, des bleuets, des framboises, au bout du rang. Nous trottinons jusqu'à la rivière des Nations. Les perchaudes avec leurs grands yeux ronds ressemblent à des devineresses, les crapets-soleil se voilent de bulles. Nous nageons, nous flottons, tout le temps nécessaire à la connaissance de l'eau, des algues, des courants chauds.

Elle me parlait, me jasait ça, ma cousine. De près ou du haut de son château, avec tout le pays de la petite enfance derrière elle. De tout, de rien, ces riens qui traversent les prunelles des petites filles, qui finissent par s'harmoniser dans la marée des fougères, des joncs, des nénuphars et des chants d'oiseaux. Depuis le début de l'été, elle me racontait une histoire tellement belle, tellement prenante, que chaque fois, j'en étais toute bouleversée. Inépuisablement bouleversée. Même aujourd'hui, quand je pense à cette histoire, je ressens un regain d'énergie comme si ces mots-là m'habitaient encore avec mon enfance.

C'est une histoire de créatures sorties du nombril de la Terre. Une histoire qui n'a rien à voir avec blanche-neige, la belle au bois dormant, la fée des étoiles, le chaperon rouge ou autre folklore. Ces créatures mesurent quatre grains d'orge de hauteur, quatre grains d'avoine de largeur. Ma cousine disait qu'elles ont la légèreté des feuilles, qu'elles ne sortent qu'à la brunante, quand le vent tombe enfin. Il paraît qu'elles remontent à la surface de la terre tous les soirs pour répandre de la rosée sur les herbes. Elles ont sur la tête un lac d'eau bleue et, accrochées aux hanches, des jarres d'eau-de-vie, jarres façonnées dans la substance des arbres. Elles transportent aussi dans un sac à dos tout ce qui les nourrit: du pain, du sel et des grappes de fruits. Ma cousine disait, qu'avec de grosses éponges de mer qu'elles trempent tantôt dans le lac, tantôt dans les jarres, elles répandent la rosée sur les feuilles et sur les champs à récolter. C'est pour cela que tout goûte si bon, si juteux, disait ma cousine. D'un jour à l'autre, elle ajoutait à son récit des événements heureux, des détails qui me réchauffaient le coeur... Et je m'étais pris d'une profonde affection pour ces créatures sorties du nombril de la Terre. Souvent elle s'arrêtait, se mettait à plat ventre pour me montrer une preuve de leur récent passage: sur le bord d'un fossé, je pouvais lire un

mouvement inhabituel dans les herbes, une verdure insoumise au soleil.

Après le souper, ma cousine de nuit montait se changer, robe rose, ruban rose dans les cheveux, air morose. Quand elle redescendait, elle n'était plus la même. Inquiétante, ma cousine!

Je m'attachais à ses pas, je la suivais dehors sur la véranda, triste, lui posant cent questions. Tu es malade? Tu es fatiguée? Tu es triste? Je t'ai fait de la peine? Elle sortait de sa torpeur pour me faire un non impatient de la tête et retombait aussitôt dans sa lourdeur. Je la regardais se mettre en veilleuse. Terrible ! J'assistais, impuissante, à ce spectacle désolant. Je soupirais très fort pour attirer son attention. Rien ! Plus parlable, la belle au bois dormant ! En train de se bercer lentement, lentement, les yeux dans le vague, les mains molles. Je tournais autour comme une mouche à marde. Je m'entêtais, je ne voulais pas renoncer. Elle se berçait. Elle attendait. J'espérais un signe d'elle, un signe de naguère.

À sept heures pile, je le voyais apparaître au bout du rang, son chum. Il s'amenait, sûr de lui, posait ses fesses sur la chaise voisine, me jetait un regard noir qui devait, en principe, me tuer raide ou me faire déguerpir. Il glissait sa main dans la sienne et la soirée commençait. Ça durait toujours trois heures, de sept à dix tous les soirs ou presque. Il parlait peu, son chum. Quand il se taisait trop longtemps, elle lui posait une question à propos de son travail ou de sa famille. Vers neuf heures, elle se levait pour lui servir une limonade ou une tasse de café. Il buvait lentement. Elle le regardait. Il disait : c'est froid. Il disait : c'est chaud. Elle faisait oui de la tête. Les soirs où il se sentait particulièrement causant, il ajoutait une phrase ou deux sur la température. À dix heures, sans même regarder sa montre, il se levait, marmonnait : à demain. Elle faisait oui de la tête, les yeux dans le vague. A demain.

Son chum ! Son choke ! Depuis l'illumination, l'intuition étymologique dans le fond de la remise, pour moi, c'était du pareil au même. Même fonction d'étrangement.

Ce soir-là, quand elle a pris place dans la berceuse, les yeux dans le vague, j'ai attaqué : « Tu attends ton choke. » ai-je dit l'air innocent ! « Mon chum. » qu'elle a aussitôt rectifié ! Je me suis entêtée:

- Ton choke!
- Mon chum !
- Ton choke! Ton choke! Ton choke!
- Mon chum ! Serais-tu dure d'oreille par hasard?

Nous étions dressées face à face, rouges, voix tremblantes, criantes. Comme elle était belle, vivante, à ce moment-là ! Comme en plein jour, pleins jeux, pleins feux, pleine histoire de l'imaginaire. J'ai voulu lui donner plus de détails, lui expliquer la petite manette, mais le choke en question ébranlait déjà la véranda avec ses bottes de sept lieues. Il m'a fermement et grossièrement invitée à porter mon bavardage de petite cave ailleurs. J'ai jeté un coup d'oeil à ma cousine, espérant un soutien; elle était déjà en catalepsie.

Le lendemain, elle a refusé carrément d'aborder la question, menaçant de me laisser seule le reste de l'été si j'insistais. Pire encore, ne plus me raconter les visites des créatures hautes comme quatre grains d'orge. Je n'ai pas insisté.